

## "LES COPAINS D'ABORD !"

Ce témoignage de Mr Caubel est si beau, si émouvant dans sa sincérité toute simple, avec la profondeur de sentiments qu'on y décèle sous la pudeur des mots, que je l'ai laissé courir jusqu'à son terme, évoquant même les dernières épreuves de l'ultime départ.

J'ai l'intention de revenir sur cette vie de prisonnier, pour en expliciter certains aspects qui ont été pour la plupart évoqués dans le témoignage précédent.

Lorsqu'on lit les 54 épisodes qui constituent la trame de "Au fil décousu de mes souvenirs" on est frappé par la place qu'y tiennent les copains. Ils reviennent sans cesse avec leurs noms, leurs manies, leurs bons mots, leurs facéties de grands gamins. Et tout naturellement Armand entre de plain-pied dans ce beau jeu de solidarités qui se créent entre eux pour survivre au mieux. On l'a vu pour le partage des colis reçus. C'est pour eux, pour devenir interprète et pour les défendre qu'il a décidé d'apprendre la langue. "Arzo", l'interprète du début, traduisait vaille-que-vaille et défendait mal les prisonniers.

*"- Un jour je le remplacerai, dit calmement Armand.*

*- Mais tu ne connais pas un mot d'allemand.*

*- Je l'apprendrai."*

De son rôle d'interprète, il écrit lui-même ceci.

*"Du Causse, était méridional. Roulant les RR, ses colères subites, telles les crues des torrents cévenols, apportaient parfois une note gaie à notre vie de reclus. Appelé à droite ou à gauche par quelque camarade en difficulté il prenait l'affaire en mains, la faisait sienne. Ses arguments n'étaient pas toujours très solides, mais devant une sentinelle ou un contremaître un peu timoré, il fonçait."*

Il lui arriva de se faire renvoyer sèchement : "J'ai demandé un interprète et non un avocat" disait l'Allemand.

A ses copains il rendit de multiples et précieux services de par sa place de chef-magasinier à l'atelier des Bootsbau. Il était le seul des prisonniers à posséder une immense cape de chasseurs. Il ne s'en séparait jamais, pas plus par beau temps que par mauvais. C'est qu'elle était bien précieuse pour sortir de l'usine avec la musette gonflée de secrètes choses demandées par les copains.

C'est lui qui lisait les communiqués officiels dans la presse allemande et les traduisait pour tous.

C'est lui qui le soir écoutait les informations a un vieux poste qu'ils avaient trouvé et réparé et qu'on camouflait soigneusement dans le plafond de la baraque. Et qu'auraient-ils dit, les Allemands, s'ils avaient su que ces chenapans avaient trouvé le moyen de brancher un petit haut parleur sur le poste même de leurs gardiens ?

C'est donc cela qu'on partage le plus avidement : l'espoir qui aide à vivre. Et c'est aussi quand il le faut la peine.

Nulle page, peut-être, n'est plus émouvante, que celle qui dit les adieux de tous à leur copain Marcel. Le pauvre malheureux avait été broyé par l'écroulement d'une grue.

"A la chapelle du cimetière nous étions 36. L'aumônier chanta la Messe. Bocca tenait l'harmonium.

Pendant qu'on descendait la bière dans la fosse, les soldats allemands tirèrent une salve. Michel au nom de la femme du défunt voulut lui dire un dernier adieu ; il ne put terminer. Le chant des Adieux ne put être exécuté en entier. Nous pleurions. "Alban du Causse" ne put réciter le De Profundis qu'en partie, tellement l'émotion était générale. Je n'ai jamais vu autant d'hommes pleurer autour d'un cercueil. Quelle peine ! "

Il y a des mauvais jours ainsi. Il y en a heureusement de meilleurs. On les crée, on les appelle. On fait la fête ensemble. On s'ingénie à améliorer les menus de tous : le chapardage, le troc, le braconnage, tout est bon. On organise des tournois de bridge, une bibliothèque bien fournie et bien tenue, on monte un petit orchestre, une chorale, on tâte du théâtre à chaque Noël, on a son équipe de foot le "B.C." (Ballon Captif) et quand on a gagné les supporters gueulent: "Le B.C. s'est pas A.B.C." Il y a le petit malin qui s'est arrangé un petit coin comme atelier de photo, ce qui nous vaut quelques images souvenirs.

Quand il fait chaud, aux beaux jours et que le camp est transféré à l'Elb-zolhaus, entre l'Elbe et la Mulde, de joyeuses escouades s'ébrouent dans une anse tranquille de la Mulde. Armand se mêle timidement à ces aventureux. Lui malgré leçons, conseils et encouragements ne se sent pas très attiré par la vie aquatique. Un dessin humoristique de Loulou représente le néophyte batracien, qui sait prendre et garder toutes ses sécurités lorsqu'il tente l'aventure d'une première brasse.

Ainsi passait le temps dans la ronde des jours et des mois interminables. Armand ne va-t-il pas être bientôt saturé d'amertume ? Le 23 novembre 1943, après 3 ans de captivité déjà, il s'est fait prêter un costume par un français "civil" et il a été se faire tirer le portrait\* par un photographe en ville, avec Loulou aussi d'ailleurs, et tout naturellement. Regardez-le. Tristesse, amertume, sur ce visage ? Non, la lumière dans les yeux, et le sourire en coin. Une paix, une certitude, une force. Peut-être une certaine joie intérieure, une fierté d'homme qui ne sait pas fléchir. Et je crois aussi, le soleil intérieur de l'amitié vécue.

Une amitié qu'il étend bien au-delà d'un petit cercle choisi comme nous allons le voir.

## LES COPAINS P.G. RUSSES

"Dans un état de dénuement et d'épuisement complets, au nombre de 250 ils nous arrivèrent via Altengrabow.

La presse allemande avait tellement bourré les crânes germaniques au sujet des Russes que même des gens raisonnables s'y étaient laissés prendre ; les civils allaient pouvoir manifester leur amour du Führer, en leur tapant bravement dessus".

Je résume à présent cette page où Armand nous parle d'eux.

\* Documents 20 et 21

A l'usine donc tous les Allemands les rudoyaient. Même Trimmer, dit "L'Amiral", un ancien de Verdun, présentement grand patron des deux magasins du Bootsbau, et ordinairement très chic pour ses sous-ordres, même lui commença par les rudoyer par plaisir sinon par devoir. Mais il y eut l'exemple des Français. La fraternité avec les Russes fut leur règle, le bon partage une pratique commune. "L'Amiral" avait compris. Bientôt on le vit défendre "ses" Russes contre les essais d'exactions.

Et dans l'atelier, si un Russe était malmené, aussitôt les 30 Français arrêtaient leur boulot et se mettaient à siffler violemment. Il fallut bien que les Allemands changeassent leurs méthodes.

Quel exemple et quelle leçon ! C'est le prisonnier qui éduque son maître. La veulerie du premier aurait enfoncé le second dans sa déchéance. Mais son attitude courageuse et digne le remet sur un chemin de dignité. On ne saurait mieux illustrer ce devoir d'être soi-même, dans ses pensées, ses paroles et ses actes, par respect de soi et par respect des autres. Plus que quiconque Armand était armé pour accomplir ce devoir.

Même les Russes s'en trouvèrent mieux. Ils redécouvrirent le prix de leur dignité. Ils découvrirent une chose totalement ignorée d'eux : la force de la solidarité. C'est Armand qui leur attisait le moral, en leur distillant jour par jour les bonnes nouvelles venues de l'Est.

Cette histoire eut son épilogue. C'était au lendemain de la Libération: Russes et Américains avaient fait leur jonction à Dessau même. Et voilà qu'un commissaire russe qui avait pris contact avec ses P.G. et un capitaine américain demanda à parler aux hommes du kommando 170/13. Il remercia vivement ces hommes de ce qu'ils avaient fait pour ses compatriotes "qui sans vous seraient morts de faim" et pour témoigner sa reconnaissance "il procéda à une large distribution de cigarettes... américaines ! "

## LES COPAINS "PRISONNIERS POLITIQUES"

C'est une page sur laquelle, par pure modestie, j'en suis sûr, il fut plutôt discret.

Voici les faits. Parmi bien d'autres, de divers pays, 15 Prisonniers "Politiques" Français furent introduits pour travailler en atelier. Aussitôt grand branle-bas : les S.S. eux-mêmes s'occupèrent de la discipline et de leur surveillance d'une manière très stricte. Personne dans l'atelier ne devait entrer en contact avec eux. Du reste un grillage de 5 mètres de haut, placé la nuit, avait divisé l'atelier, afin de les isoler totalement.

Aucun Français P.G. ou travailleur civil, n'avait la possibilité de les approcher. Pourtant si, il restait Armand, le magasinier. Les autorités avaient pensé à l'éloigner lui aussi. Mais on n'avait personne sous la main pour le remplacer, car il comprenait l'allemand. On décida de le maintenir à ce poste encore quelques jours, solution provisoire, qui durera jusqu'à la libération. Au reste, dès le premier soir, en quittant son magasin, Armand avait le sourire. Malgré la défense d'échanger la moindre parole, il avait déjà en poche les 15 adresses de leurs familles en France. Elles allaient pouvoir être rassurées sur le sort de leurs fils.

Laissons-le s'expliquer :

"Il nous était formellement interdit de leur causer. Seul je fus maintenu en place dans les magasins de l'atelier ; je servais le matériel au guichet ou dans le magasin selon le cas. Nos malheureux amis s'aperçurent aussitôt qu'il leur était possible par mon intermédiaire de communiquer avec leur famille.

Aussitôt un service de P.G. fut organisé chacun adoptant un politique. Le magasin devint discrètement, salle à manger, parler et boîte à lettres."

L'homme-clé de cette conspiration de l'amitié demeura toujours Armand. Il fit preuve en la circonstance d'une discrétion et d'une prudence qui étonna beaucoup tous ceux qui le connaissaient. Jamais un mot plus haut, un sourire, un signe qui put le trahir. Et pourtant il parlait, indiquait des rendez-vous, transmettait des messages, des lettres de France, faisait passer les bonnes nouvelles militaires qui se transmettaient chez les politiques en traînée d'espoir.

"Alban grimpait souvent au bureau ; dans l'atelier motus et bouche cousue! Mais sa tenue avait "parlé" ! Tel bouton caressé, une main dans telle poche, tête nue, cigarette allumée, ou éteinte avaient dit : Un tel, au magasin, on t'attend.

Tous purent lire l'écriture d'une femme, d'une mère qui espéraient désormais : "Il vit !"

Alban du Causse ne fut jamais inquieté : il s'était bien assagi !"

Dans une de ses notes éparses, j'ai relevé ces précisions :

"Au magasin la lettre était rédigée, la réponse lue et détruite. Ma cape voilait les dons, les douceurs que nos K.G. envoyaient à nos amis. Notre "commerce" dura jusqu'à la libération. Les Allemands ne purent, malgré la surveillance et les fouilles particulières dont j'ai été l'objet, me prendre en défaut. Ma fiche personnelle était rouge pourtant."

Armand admire franchement le cran de ces prisonniers venus de la Résistance. Joël Branellec, par exemple avait un tempérament de fer : "Frappé, marqué de coups portés à la figure, il n'allait pas plus vite dans l'exécution de son travail, et son maintien, sa dignité inspiraient à ses gardiens un respect incompréhensible pour beaucoup".

Peut-on s'étonner que ces anciens déportés de la Résistance vouèrent à Armand AIGOUY une amitié et une reconnaissance sans faille. Je ne puis passer sous silence les témoignages qu'ils lui ont donné :

"Je soussigné Degraeve Emile, homologué sous-lieutenant de la Résistance, Membre de la Voix du Nord, Réseau Centurie, Membre actif Réseau Bordeaux-Loupiac, Réseau Evasion, certifie que le nommé Armand AIGOUY, nous a été comme un père ; grâce à lui nous avons eu quelques douceurs ; il nous encourageait par les nouvelles clandestines qu'il me communiquait chaque jour au prix que nous savions : la mort. Je certifie sur l'honneur que le camarade Armand a été plus qu'un résistant."

Emile Degraeve  
Déporté politique  
Lerderzeele  
59 Waten

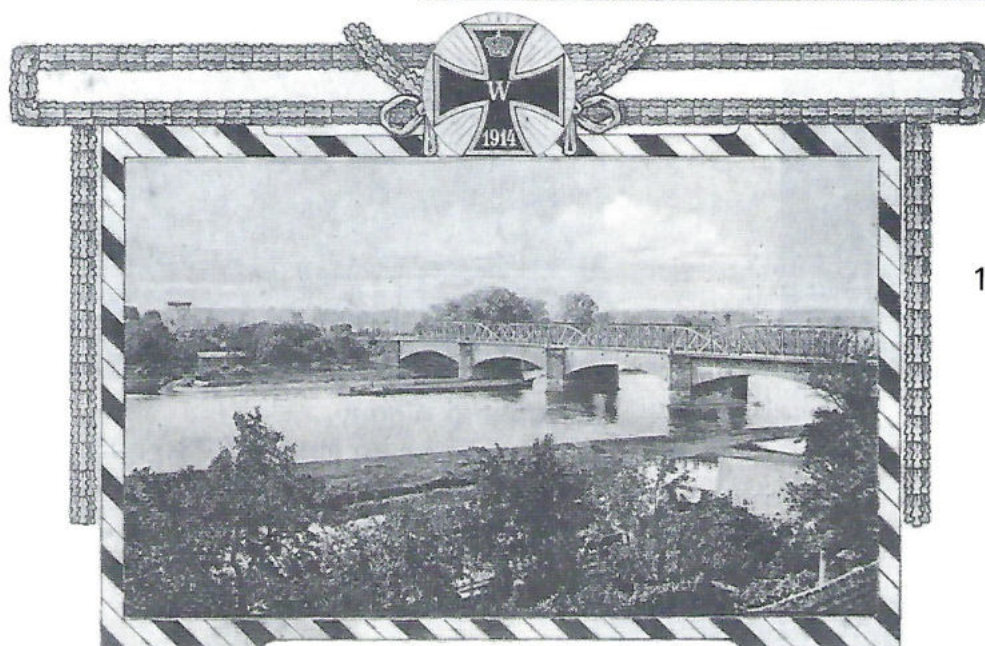
17

**A Dessau-Rosslau :**

Le Schangenhäuser ou  
"Café de la Terrasse"

Premier lieu du Kommando  
170/13.

Sur la rive opposée de  
l'Elbe se distingue la  
tour de l'Elbzolhaus  
où se situera le lieu  
définitif du kommando.



**18 Rosslau**

Le pont du chemin de fer  
sur l'Elbe.

La tour d'Elbzolhaus  
(ancienne maison de  
douane) et les baraques  
où s'installera le 170/13.

**19 Armand, prisonnier**  
Photo prise à Schanzenhaus.





21 Louis Caubel  
Photo prise dans les mêmes  
conditions que n° 20.



20 Armand Aigouy  
Photo prise en studio le 23-11-43  
avec costume prêté par un Français  
travailleur civil.



22 Groupe de prisonniers à Schanzenhaus.  
On reconnaît Armand au centre du 1<sup>er</sup> rang ;  
Louis Caubel 1<sup>er</sup> du 2<sup>e</sup> rang, à gauche.



23 Deux amis, deux frères.

Lucien Lebert, un camarade P.G. du 170/13 témoigne aussi pour son ami Armand : *"interprète dévoué et courageux, qui malgré la surveillance des Allemands, a formé un réseau de liaison avec les Prisonniers Politiques détachés à l'usine Sachsenberg de Dessau-Rosslau, pour servir de trait-d'union avec leurs familles"*.

*Il souligne également qu'il a beaucoup fait "pour être utile aux P.G. Russes dont nous partageons le sort"*.

*"Avec un cran et une sagesse à toute épreuve, il était toujours prêt, à travers les épreuves de la captivité, à rendre service à la communauté"*.

Lucien Lebert  
Houville-en-Vexin

Même son de cloche avec Henri Lafon de St Vite (Lot et Garonne) qui affirme :

*"Il fut un exemple pour tous, remontant le moral patriotique à beaucoup de camarades, dans les plus dures épreuves ; interprète hors pair, il rendit de très grands services aux prisonniers politiques français. Par lui nous avons pu leur envoyer quelques douceurs. Il faisait le facteur pour assurer une correspondance avec leurs familles, malgré toutes les surveillances dont nous étions l'objet."*

Quant à Joël Branellec, la forte tête du groupe "politique" il sera fidèle à lui présenter annuellement ses vœux. Sa dernière lettre est de décembre 1985.

Il revient naturellement sur ses jours de misère :

*"Je repense bien souvent à notre rencontre de Rosslau, où avec Marcel Henry vous avez été si formidables à l'égard de pauvres malheureux descendus dans l'enfer nazi..."*

*"Sois certain que notre pensée va souvent vers toi, car Malou (sa femme) n'ignore rien de ce que tu représentes pour moi. Aussi nous t'embrassons de tout coeur et très fraternellement."*

Malou et Joël Branellec

Je pense qu'il était nécessaire de publier ces témoignages. Pour beaucoup, même sans doute pour ceux qui connaissent bien Armand, ils seront une révélation. Car si Armand racontait beaucoup d'anecdotes, il n'insistait vraiment pas sur ce qui aurait pu le mettre en valeur.

## LE GRAND CHAGRIN : LA DISPARITION DU CADET

Pardonne-moi Armand ; je dois évoquer ce qui fut pour toi un grand drame intérieur, une bien lourde épreuve.

Avec toi je revois la frimousse de ce frérot, Emile, que tu avais accueilli à La Borie le 30 août 1918, devenu vite pour toi le compagnon de jeux et de chamailles, presque aussi hardi luron que toi au long des années heureuses. Toi parti, il avait d'ailleurs voulu suivre tes traces, et il avait étudié au pensionnat de Treize-Pierres à Villefranche de Rouergue. Puis il s'était orienté différemment: la vie militaire lui plaisait assez et il avait pris facilement quelque premier galon. En effet, appelé normalement au service militaire en novembre 38 au 81e R.I.A. de Montpellier, il avait presque aussitôt été dirigé sur Albi-Lapérouse, désigné pour suivre les cours de l'Ecole des Officiers de Réserve. En mai 1939 c'est St Maixent qui l'accueillait.

En septembre 1939 la guerre vous avait pris tous deux. Lui avait rejoint le 38e R.I. stationné à St Etienne à la caserne Rullière. Ce fut pour vous deux une heureuse chance de vous trouver réunis auprès de votre maman pour une petite permission.

Une bonne idée avez-vous eue en repartant de vous arrêter au Puy chez un photographe du Bd Saint-Louis pour prendre cette photo\* où l'on vous voit tous les deux. Graves. Un peu tristots peut-être. Quand on vient de quitter Maman, Marie, Séraphin et la Maison de son enfance... Pourtant vous ne pouviez pas savoir. Mais, allez donc sonder les très secrètes intuitions du coeur...

Deux frangins, l'aîné et son cadet, "lou catétou", comme on dit chez vous, comme il aimait du reste à se nommer, deux coeurs bien accordés.

La suite on la connaît pour toi, Armand. Pour lui ce fut tout autant brutal et dramatique. Passé au 106e R.I., il est ballotté sur le front qui a craqué et il est fait prisonnier le 26 juin. C'est du camp d'Autun qu'il redonne de ses nouvelles. Suit alors son odyssée dans la "grande" Allemagne :

- Oflag XII B en août 1940
- Stalag XII A en novembre 1940

Je ne saurais présentement faute de documents sous la main situer géographiquement le Stalag XII A sur une carte d'Allemagne. Mais ce que nous savons actuellement c'est que le sous-lieutenant Emile AIGOUY, un jour de février 1942 joue la belle et s'évade. Malheureusement il est repris et envoyé le 1er mars 1942 à l'Oflag IV C. A partir de là nous pourrions essayer de le suivre grâce aux lettres qu'Armand avait conservées, du moins à partir du 15.03.43.

L'Oflag IV C n'est pas un camp d'officiers comme les autres, parmi les autres. Le Père Yves-Marie Congar qui y fut enfermé dit qu'il était formé "de tous les malchanceux des autres camps". Plus connu sous le nom de citadelle de Colditz, ou château de Colditz, il était spécialement aménagé pour garder sous haute surveillance les fortes têtes de toutes origines nationales, des officiers surtout, ayant à leur actif quelque tentative d'insubordination ou d'évasion.

---

\* Document 24



Colditz est situé sur la Mulde, la rivière même qui coule auprès du kommando 170/13, celui d'Armand, mais Colditz est à environ 70 km en amont de Dessau.

Cheminons donc à présent à la demi-lumière des messages reçus par le grand frère.

15.03.43. Oflag IV C (Colditz). Relevons seulement cette phrase qui est sans doute une "annonce" sous sa forme anodine :

*"Pour mieux fixer l'heure de la classe, j'attends les événements de l'été".*

13.06.43. Oflag IV C (Colditz). Cette lettre relate les petits faits quotidiens : occupations, jeux, lecture, étude de l'allemand.

Suit alors dans la correspondance un vide de 3 mois. Puis arrive un courrier venant d'un autre camp :

04.09.43. Oflag X C

Emile parle d'une "nouvelle installation". *"C'est un séjour à la campagne. On voit les paysans, se hâter, on entend les oiseaux, on part se balader. (800m)*

*"Et toi, vas-tu passer travailleur civil ? Tu sais que chez nous, au pays, tous ont refusé."*

Pauvre Armand ! Il n'est vraiment pas gâté de détails. Et il doit se demander les raisons de ce transfert. Son frère n'aura-t-il pas encore fait quelque tentative avortée ?

Or voici ce que nous savons : le 10 juillet 1943, 120 officiers français, tous anciens évadés, furent transférés au nouveau camp spécial : Oflag IV C. Au moment même où ils entraient dans le camp la radio venait d'annoncer le débarquement allié en Sicile, et la joie était générale parmi les "anciens" du camp. L'Oflag IV C était situé, en pleine campagne, à 2 km de Lübeck, à une quinzaine de kilomètres de la Baltique. C'est un camp international surpeuplé (1200 hommes) où la vie n'est guère facile.

10.10.43. Oflag X C (Lübeck)

*"Tu es peut-être au courant de mes petits avatars. J'ai passé plus de deux semaines au noir..."*

Pour l'instant nous ne voyons pas de quels avatars il serait ici question, et pour quelle raison il a été enfermé durant plus de deux semaines.

09.11.43. Oflag X C (Lübeck)

*"Je passe devant le Conseil de guerre le 25/11. Je serai certainement acquitté. On ne saurait confondre tentative d'évasion et délit de droit commun".*

L'avatar en question s'éclaire ici : sans doute quelque tentative d'évasion avortée.

13.11.43. Oflag IV C (Lübeck)

*"J'en ai plein le dos de cette histoire-là. Nous sommes ici dans des conditions d'habitat détestables : 16 dans un espace réduit, et pas une minute de silence.*

*"Bien pour la question des travailleurs transformés. Je savais bien que tu n'inclinerais pas l'échine pour lécher la main qui t'a battu".*

*"Rendez-vous à La Parade pour Pâques : amende aux retardataires".*

Comment ne pas entendre dans cette dernière phrase une nouvelle annonce ?

24.11.43. Oflag IV C (Lübeck)

*"Plus tard je te raconterai les petites histoires des camps spéciaux ; nous en rigolerons, il y a de quoi..."*

C'est vrai qu'il se passait beaucoup de choses à Lübeck et tout spécialement à la B 7, la baraque N° 7, celle d'Emile par hasard...

01.12.43. Oflag IV C

*"A la séance du Conseil de guerre, à la kommandantur du X C, le 25.11, j'ai été condamné avec deux camarades à 1 an de prison. Ce n'est pas tellement les faits qui nous étaient incriminés (Dienstmaterialbeschädigung) qui nous ont valu cette condamnation. Le président nous a dit lui-même que cela devrait servir d'exemple pour enrayer les évasions. La punition deviendra applicable le jour où elle sera signée par l'O.K.W."*

Comme elle ne l'est pas encore, il en profite pour expliquer à son frère:

- il ne faut rien dire à maman qui se ferait trop de soucis, seulement lui laisser croire qu'il a encore changé de camp.
- il risque d'être interné à Graudenz (1) la prison des officiers.
- sa correspondance sera peut-être supprimée, ou tout au moins rendue difficile.

\* \* \*

Donc si nous faisons le point présentement : entre septembre et octobre 1943 est survenu "l'avatar". On l'a surpris avec deux de ses camarades en train de préparer leur évasion. Que lui reproche-t-on exactement : il le dit avec ce "gros" mot allemand : "Dienstmaterialbeschädigung" qui signifie : "Dégradation de matériel de service".

L'accusation ci-dessus n'était pas rare ; elle était même courante à Colditz et se payait très cher. Comment punir des hommes qui préparaient visiblement une évasion, sans être passés à son exécution ? On découvrait forcément qu'ils avaient utilisé un certain matériel du camp en le détournant de sa fonction : vol et dégradation de matériel. Dans le cas présent, Emile et ses deux complices ont écopé de 6 mois de prison par "décret punitif" (Stafverfügung) sans jugement, par simple application du nouveau code militaire allemand. Ils ont trouvé que c'était trop cher pour ce que c'était, et ils ont fait appel, ce qui leur a valu de passer devant le Conseil de guerre, pour récolter en fin de compte double peine : 1 an de prison.

Dans la lettre du 01.12.43 il dit que la peine sera effective dès qu'elle sera signée par l'O.K.W. Il attend donc présentement l'application de sa peine, et il est encore à l'Oflag.

Eh bien, non, il ne l'attendra pas. Car deux jours plus tard, le 03.12.43 Emile Aigouy s'est évadé du camp X C. C'est le capitaine Delacour, officier de confiance du X C qui le fait savoir à Armand, en réponse peut-être à une demande d'Armand, alarmé de ne plus recevoir des nouvelles du frerot.

Le capitaine écrit ceci : "Il s'est évadé de l'Oflag X C le 03.12.43. Depuis plus de nouvelles de lui au camp, mais on dit que votre maman doit être fixée sur son compte".

Cette lettre est du 10 avril 44, notons bien la date.

---

(1) Graudenz : ville et forteresse militaire, sur la Vistule en Prusse Orientale.

Il y a tout de même quelque chose qui n'est pas clair et qui a dû laisser Armand bien perplexe. "Plus de nouvelles de lui au camp" a écrit Delacour. Savoir?

Car en douce, le fil de la correspondance a été renoué par un message du 29.02.44. Oui une lettre de la main d'Emile, et sous la couverture suivante "Lieutenant Léon Fallon, N° 3996, 2ème Cie, B VII, Oflag X C." Et à qui la lettre est-elle adressée ? A Armand AIGOUY ? que non pas ! A un certain CAUBEL-FALLON N° 9376 Stalag XI A, Kdo 170/13.

Bien sûr, Loulou Caubel en la recevant se demande depuis quand il a un nom-gigogne, et comme il partage tous ses problèmes avec Armand, le mystère est vite élucidé : Mais c'est le frangin ! s'écrie Armand.

Elucidé le mystère ? C'est beaucoup trop dire ! Car que signifie cette nouvelle identité et toutes les précautions qui l'entourent ? Quant à la lettre elle-même elle se contente, bien volontairement, de banales nouvelles qui ne répondent à aucun point d'interrogation : "Ici vie quelque peu morte. Les événements ne vont pas, rien ne va".

Un mois plus tard, le 20.03.43, avec le même processus le "lieutenant Fallon" envoie encore de ses nouvelles à son frère "Caubel-Fallon". Il écrit :

*"Tu connais peut-être le camp de réputation ? Il est en tous points semblable à un panier de bestioles qu'on cueille à marée basse. Pour le reste, tu le vois, je n'ai pas de veine, inutile d'épiloguer."*

Un mois encore plus tard le 24.04.44, c'est une simple carte que Fallon envoie et ce sera la dernière :

*"C'est le printemps qui frappe à la porte. De quoi demain sera-t-il fait? Espoir et courage ! Ton frérot t'embrasse bien fort."*

Voilà, c'est fini. Les derniers mots ont été dits, tous très lourds de sens et de sentiments. Et Armand ne recevra plus rien de lui. Ni Armand, ni personne. Armand les aura lus et relus des dizaines de fois, toujours partagé entre l'inquiétude et l'espérance.

Qu'es-tu devenu cher frérot, après cette date du 24 avril 44, lorsque le printemps frappait à ta porte ?

Mais d'abord il est nécessaire de revenir un peu en arrière pour sortir du brouillard que nous avons rencontré.

Du brouillard, c'est précisément cela qui s'est abattu soudain sur l'Oflag IV C dans le courant de l'après-midi du 3 décembre 43. Sur le terrain de jeu, quelques copains de la B7 s'échauffaient à exécuter quelques passes de ballons. Soudain tout s'efface, tout est noyé dans le coton, les bruits s'amuïssent et les miradors disparaissent. Aussitôt les huit copains, à l'impromptu et sans s'y être préparés escaladent les poteaux, qui soutiennent les barbelés et se retrouvent libres, étonnés de la facilité d'une telle chose. Parmi eux, naturellement Emile Aigouy. Par la suite la chance en favorise trois qui regagneront la France. Parmi ces chanceux, un certain Lieutenant Léon Fallon, de la B7, un copain d'Aigouy. Et parmi les malchanceux repris après quelques jours de cavale, Emile. Celui-ci est donc ramené à l'Oflag. Et c'est là qu'Emile joue très astucieusement son va-tout. Il a perdu ses pièces d'identité, ou prétend les avoir perdues. Mais qui le connaît au poste dans un camp qui compte 1200 détenus ? Il s'est assuré que Fallon n'avait pas été repris. Alors il décline au culot son identité : "Lieutenant Léon Fallon-Mle 3995 de la B7".

Mais pourquoi ? demande-t-on. Lui, a vite compris le bénéfice qu'il tirerait de cette substitution. S'il décline son nom, il va porter les conséquences de ses antécédents, 3 évasions ou tentatives, et cette peine d'un an de prison qui l'attend et qu'il n'a même pas commencée.

Léon Fallon n'a pas un si lourd passif, et c'est sa première évasion. On sera plus indulgent pour lui : quelques semaines de cachot et il reprendra sa vie au camp. C'est ce qui advient au lieutenant Fallon-Aigouy. Il s'est refait une virginité relative aux yeux des Allemands. Pour eux Aigouy s'est évadé et l'on est sans nouvelles de lui. Naturellement tous les copains jouent le même jeu. Et le capitaine Delacour, parfaitement au courant bien sûr, le joue aussi. On ne peut que sourire en relisant son mot, où l'on devine à présent quelque sous-entendu embarrassé.

Maintenant nous comprenons pourquoi la correspondance d'Emile a pris la forme que nous savons et pourquoi le nom d'Aigouy, même pour le frangin est totalement proscrit.

Revenons à présent à la dernière missive et au silence qui a suivi. Elle était du 24 avril, et c'était bien un adieu. En effet deux jours plus tard, dans la nuit du mercredi 26 avril, Emile, une dernière fois prenait la clé des champs, en empruntant avec toute une escouade de copains le "tunnel de l'infirmerie".

Rien d'improvisé cette fois dans cette fugue. Le tunnel, on travaillait à le creuser depuis novembre 43 sous la direction technique de Edouard Desbats, quatre fois évadé de Colditz, la citadelle "d'où on ne s'évadait pas". On vivait beaucoup sous terre à Lübeck, à la manière des crabes, dans cette terre meuble, sableuse, qui se souvenait d'avoir été une plage. Des sondeurs allemands parcouraient très souvent le terrain, en y enfonçant de ci-delà leurs piques pour essayer de détecter ces diaboliques souterrains, de plus en plus profonds, et de plus en plus longs. L'un d'eux n'avait pas moins de 85 m de longueur. Celui "de l'infirmerie" avait son départ sous le plancher de la dite baraque. Il débouchait à 10 m au-delà des barbelés, dans un champ de blé en herbe.

Dans la soirée du 26 avril 7 fugueurs sont déjà dans le boyau; Ils ne se dérangent même pas pour les appels du soir, et continuent sans désespérer leur travail de déblaiement pour creuser la cheminée finale.

Le lieutenant Jacques Vandaelle a tiré le N° 8 comme ordre de sortie. A 23 h il se glisse sous la baraque et gagne l'étroit boyau qu'il connaît parfaitement. Sa tête vient enfin heurter les pieds du précédent. Il y a là devant lui Henri Desjobert et son copain Jacques Pingeot, et encore plus loin devant, Henri Thomas, Charles Thibaudin, Emile Aigouy, Léon Jorna, André Lejeune. Et n'oublions pas Edouard Desbats, l'ancien chef-scout, qui se sent responsable de ses amis. Il les a rejoints, et est passé en tête : il a émergé le premier, et dissimulé sous une toile verte, il fait le guet. Sur le chemin de ronde, à quelques mètres passent les sentinelles armées, et les grands pinceaux lumineux des miradors balayent les alentours. Quand tout va bien, d'une pression de la main il lance un à un, chaque candidat à la liberté qui s'éloigne alors en rampant. Lui, ne se sentira le droit de partir que lorsque tous seront sortis. Tout s'est bien passé pour les premiers. Et même Jacques Vandaelle est déjà loin, au bout du champ où l'attend Pingeot. Albert Lussus et Michel Girod viennent de sortir. D'autres derrière eux, une dizaine encore parmi lesquels Georges-Yves Congar, attendent leur tour. Et soudain c'est l'accroc. Albert et Michel ont été vus, on leur tire dessus, les sentinelles les menacent : ils se laissent reprendre. Desbats et les autres qui sont dans le tunnel regagnent précipitamment l'intérieur du camp et leurs propres baraques sans se faire repérer.

24 Emile et Armand.  
Photo prise au Puy.



25 Au camp de Colditz.  
Emile au centre.

26 A la citadelle de Colditz.

Emile se reconnaît au premier rang.

Recevant cette photo, Armand a pensé à un enterrement. Emile amusé lui précise :  
"Au sujet de la photo que tu viens de recevoir tu permettras que je rigole. Il s'agit de la  
Fête-Dieu dans la cour de Colditz" (Lettre du 10/10/43).





27 Juin 1977. M. Aigouy et M. Balbusquier prennent ensemble leur retraite d'enseignants et sont fêtés par leurs collègues de l'école du Sacré-Cœur.



Huit évadés donc courent encore leur chance. Pour Vandaele, Thomas, Pingeot et Desjoberg ce sera finalement le succès.

Des quatre autres pendant longtemps on ne saura rien. Si pourtant, de nouveaux évadés, un mois plus tard, ont revu Léon Jorna prisonnier à Lünebourg, interrogé par la Gestapo. Puis il a disparu lui aussi.

Pire encore. Girod et Lussus, cueillis dès leur sortie, ont été remis à la Gestapo eux aussi. Un mois plus tard, ce sont leurs cendres funéraires qui sont réexpédiées au camp. Sinistre démonstration ! Et pas d'explication crédible.

Alors pour Emile ? Pendant longtemps on n'a absolument rien su. Et même à présent on ignore vraiment ce qui s'est passé.

Armand s'est donné pourtant bien du mal pour savoir. Il a partagé la détresse, le désarroi, de sa maman et de toute sa famille. Personne n'est capable de mesurer l'impact d'une telle épreuve dans une vie. Comment ne pousserait-elle pas quiconque au bord de la révolte. La recevoir, l'assumer, la sublimer n'est pas à la portée du premier venu.

Pour Armand, ce fut son épine secrète, plantée à même la chair vive et saignante du coeur. Il évitait de parler de ce sujet trop douloureux. S'il l'évoquait en passant, sa voix s'assourdissait, ses yeux se faisaient durs pour ne pas laisser gicler les larmes, sa bouche se célaît avec un pli amer et volontaire.

Pourtant, disais-je, il avait essayé de savoir. Les anciens de Colditz, de Lübeck, le ministère ont été interrogés. Le Père Yves Congar, ancien détenu de Colditz, et de Lübeck, où il fit une cérémonie religieuse au retour des cendres de Lussus et de Girod, le Père Congar a lui-même mené sa propre enquête. L'autorité militaire le porte officiellement disparu par un acte daté du 20 février 1947.

Le 21 novembre 1949 le Secrétaire d'Etat aux Forces Armées, Max Lejeune, ancien de Colditz, fait savoir qu'il ordonne des recherches.

Le 10 janvier le même Secrétariat fait savoir qu'il a été procédé à la liquidation des droits à solde de captivité du lieutenant Emile Aigouy, décédé en Allemagne le 30 avril 1944.

Informé de ceci, le Père Congar écrit : *"L'évasion étant du 27 avril il me semble impossible qu'il soit mort à Buchenwald le 30 avril. Il a dû être mené à Hambourg, puis il aura été envoyé à Buchenwald. Comment y a-t-il été traité? Comment y est-il mort ? C'est affreux de ne pas savoir, car même quand c'est horrible, on préfère savoir..."*

Enfin après nouvelle enquête du Ministère des Anciens Combattants parvient cette note :

*"J'ai l'honneur de vous faire connaître que d'après un document officiel émanant du Bureau National Français de Recherches, il ressort que le Lieutenant Emile Aigouy est décédé le 30 mai 1944 à BUCHENWALD (Allemagne) sans autre renseignement."*

On n'en saura pas plus.

Si Dieu est juste, et comment ne le serait-il pas, je ne doute pas que le premier sourire qui aura accueilli Armand dans le Royaume de la justice, aura été celui de ce frère très cher, dont "le souvenir très pur" selon l'expression même du Père Yves Congar "était toujours resté présent".

Toi seul Seigneur, dans ta Tendresse, as le pouvoir de sécher nos larmes et de guérir toutes nos blessures.

\* \* \* \* \*

Douloureuse coïncidence : aux jours même où se dénouait dramatiquement la destinée terrestre d'Emile, à la Borie même, à deux pas de la maison natale, se déroulait le plus tragique événement jamais vécu sur ce plateau. Je le relate brièvement.

Ce samedi soir 27 mai, veille de Pentecôte, les 80 hommes du maquis Bir-Hakeim, viennent s'installer à la Parade. La plupart s'installent à la Borie avec le P.C. dans la grande maison vide du Dr Lapeyre, le "château" comme on dit. Les deux maisons les plus proches sont celles de maman Aigouy, qui est seule ce soir là, et celle de la famille Gély. Barot, le chef, reçoit directement ses ordres d'Alger. Que vient-il faire ici ? Sans doute occuper le Méjean, remettre en état l'aérodrome des Chanets, et préparer ainsi la création d'un immense champ de manoeuvre pour les Alliés, en vue des prochains débarquements tant en Manche qu'en Méditerranée.

Ce samedi 27, les hommes, arrivés à pied, sont si fourbus, que Barot n'a pas le courage de leur demander de mettre en place les verrous qui interdiraient l'accès par les quatre routes qui grimpent sur le plateau. Mais demain à 9 heures le plan de verrouillage se mettra en place. Demain, il sera trop tard, hélas !

28 Mai. Le jour s'est levé sur la Parade et les cloches matinales, joyeuses, ont sonné pour la première messe. Les paroissiens nombreux sont à l'office. Madame Aigouy úgrène son chapelet en pensant à ses fils.

Et soudain à 8 h 40 c'est l'étonnement, l'affolement, car vient d'éclater tout proche l'aboi rageur des armes automatiques.

Les Allemands sont là ! Un premier groupe, venu du Nord, par la route de Ste Enemie s'est faufilé jusqu'à la Borie sans éveiller l'attention. La sentinelle qui dormait à été tuée. Un second groupe, en retard sur l'horaire, s'approche du Sud, par la route de Meyrueis, un troisième viendra de l'Est par la voie de Florac, un quatrième encore essaie d'arriver par l'Ouest, par cette route du Truel, si difficile, qu'il ne parviendra à la Parade que dans l'après-midi. C'est la maison Lapeyre, le P.C. où se sont retranchés la plupart des maquisards qui est au centre des combats.

A la Parade même, les gens s'enferment chez eux en y accueillant aussi leurs amis. A 15 heures, on les fait tous sortir de force et on rassemble tout le monde dans la salle du Café Arnal. Le curé, l'abbé Maurin y est aussi. D'un avis unanime, c'est lui qui a protégé La Parade et ses habitants d'un coup de rage. Parlant parfaitement l'allemand, il a plaidé avec tant de finesse et de coeur que le commandant allemand impressionné est revenu sur ses folles intentions clairement exprimées.

---

NOTE Le Lieutenant Emile AIGOUY, sur l'initiative des Colditzois a été nommé à titre posthume "Chevalier de la Légion d'Honneur". Par une incroyable négligence, cette décoration ne fut jamais remise à la famille, demeurant comme une chose insignifiante au fond d'un tiroir administratif. Par discrétion nous n'en dirons pas plus. Mais on devine les sentiments d'Armand quand il apprit cela en 1975, lorsque sa maman mourait.



A quelques cent mètres de là, en plein carrefour trois otages, depuis le matin trouvaient le temps bien long. Quelques personnes, même de loin, avaient bien reconnu le jeune homme qui était parmi eux, mais par une charitable complaisance on s'est bien gardé d'en dire mot surtout à Maman Aigouy. Car ce jeune homme c'est Séraphin.

Il avait passé toute la semaine loin de sa maman à travailler, et il était tout heureux, ce dimanche matin de venir lui faire une surprise. Sa petite valise de carton à la main il avait grimpé les lacets de la route de Meyrueis. Il venait d'apprendre pourtant que le maquis était à la Parade. Qu'importe ! Mais ce qui lui plut bien moins c'est d'entendre sur ses talons les grondements des camions qui montaient aussi la côte. Aussi dès qu'il fut sur le plateau, il quitta la route et se dirigea tout droit sur Nabrigas. Deux motocyclistes le rejoignent et lui intimement l'ordre de revenir sur la route. Le voici donc otage pour toute la journée. L'intervention du Curé devait finalement le sauver lui aussi.

A la Borie, le combat avait cessé faute de combattants. Mais les maisons avaient été pillées avec rage. Maman Aigouy et Séraphin retrouvèrent la leur dans un bien triste état.

Donnons le lourd bilan de la journée :

32 maquisards ont trouvé la mort à la Parade et y ont été inhumés, dont 25 tués au combat, et 7 exécutés sur place.

27 maquisards prisonniers seront exécutés le 29 mai à Badaroux.

Les Allemands auraient eu 9 morts et 5 blessés.

Fin mai 1944, c'était aussi rappelons-le, les jours où Emile hissait son témoignage jusqu'à l'offrande de sa vie.

"Pussions-nous avoir des Pâques triomphantes !" avait-il écrit. Pour l'instant beaucoup en étaient encore à vivre un long Vendredi-Saint !

## LES DERNIERS MOIS

J'allais écrire les derniers "jours" ; mais le temps ne coulait pas si vite derrière les barbelés. Il fallait encore patienter de longs mois, et suivre, ville par ville sur une carte la progression alliée.

La bonne nouvelle du débarquement de Normandie, Armand et ses copains l'avaient apprise dans la poussière des déblais. Quelques jours plus tôt les forteresses volantes avaient laissé tomber leurs bombes sur Dessau.

Pendant leur travail de remise en état de l'usine d'aviation junker, la pluie du ciel recommença au son des explosions. Et tous de courir aux abris, tandis que l'usine flambait. Par quel flair avaient-ils refusé de se réfugier dans l'abri prévu pour les prisonniers, peu fiable peut-être, pour préférer celui des civils? Quand ils ressortirent, l'abri des prisonniers n'existait plus, et le gardien allemand ne fut pas le dernier à se féliciter de l'insubordination de ses protégés.

Peu à peu l'orage se rapprochait et s'intensifiait. Les Alliés cherchaient à saper le moral allemand en frappant l'Allemagne au cœur. Berlin était leur cible favorite. Les forteresses volantes remontaient l'Elbe jusqu'à Dessau, et de là obliquaient sur la capitale. Les explosions lointaines s'entendaient dans la nuit.

Les villes du Centre, Chemnitz, Dresde, Magdebourg, Dessau furent visées à plusieurs reprises, mais c'est au début de 1945 que sur elles les bombardements se firent massifs, écrasants. Aux usines les alertes étaient fréquentes ; dans l'affolement chacun se sauvait le plus loin possible, jusque dans la campagne.

Dans la nuit du 8 mars 1945 une pluie de bombes au phosphore embrasa littéralement Dessau en un spectacle d'une grandeur irréaliste. Par chance la banlieue Nord, la leur, était la plus épargnée.

Une autre nuit, le pont routier sur l'Elbe, tout en bois, tout près de leur kommando à l'Elbholzhaus flamba. Une rupture de canalisation de gaz en était la cause.

Durant les alertes de nuit, les gars du kommando trouvaient plus prudent de se lever. Point d'abri cependant n'était établi, qui fût à l'épreuve des bombes. On s'éloignait cependant du Lager à cause du voisinage des ponts qui constituaient une bonne cible. La plupart se couchaient contre des levées de terre qui auraient pu les parer des éclats. Armand, lui s'était attribué l'abri d'un gros chêne. Une grosse gibbosité du tronc, au-dessus de sa tête lui offrait sa protection débonnaire. Une nuit, lassé de ses déplacements, et quelque peu fataliste, il refusa de quitter son chalet. A la grâce de Dieu ! Bien lui en prit. Un avion, un seul passa très bas et largua ses six bombes. L'arbre en fut bien encadré. Le lendemain, des copains qui ont repéré le fait, prennent Armand sur place pour lui prouver qu'il a une chance incroyable.

*"A la mi-avril on ne travaillait plus ; l'artillerie alliée pouvait tirer à tout moment sur l'usine. Le bombardement de la gare triage de Dessau-Rosslau dura toute une journée. Par groupe de six, les bombardiers légers firent sauter les citernes d'essence et les trains de munitions. Cinq de nos copains se trouvaient justement à cette gare en train de décharger un wagon. Ils étaient donc installés aux premières loges, mais à plat-ventre, il est vrai !*

*Nous ne comptions pas les revoir. Le soir, vers six heures ils revinrent pourtant tous les cinq, sales, hirsutes, mais intacts ! Le François nous raconta: "Dufflot a un chapelet. A coups de coude dans les côtes nous l'avons émoustillé pour qu'il le récite ! Si la Sainte Vierge nous sort d'ici, nous y croirons !" Et de la part de Le François, un charmant garçon, qui n'était pas un pilier d'église, cela ne manquait pas de sel !..."*

Cependant l'heure de la Libération allait enfin sonner.

## LA LIBERATION

Les Américains étaient maintenant tout proches, à l'ouest. Alors les Allemands, avant de faire sauter le pont de chemin de fer, obligèrent les prisonniers du 170/13 à passer sur rive droite de l'Elbe. Ils furent regroupés dans un autre kommando dit des Pionniers. A quoi bon ce déplacement, remarque Armand, puisque les Russes, eux aussi n'étaient qu'à quelques kilomètres. Les prisonniers auraient tous souhaité être libérés par les Américains.

Aussi bien le 25 avril, décidèrent-ils d'eux-mêmes de repasser sur la rive gauche de l'Elbe, de revenir à leurs baraques pour se rapprocher des Américains. Le pont routier avait brûlé comme nous l'avons expliqué, et le pont du chemin de fer baigne dans l'eau. Pourtant cette escouade affamée de liberté, à la queue leu leu, dans l'enchevêtrement des poutrelles de fer, en équilibre ici, à califourchon plus loin, et les pieds dans l'eau, entreprend cette acrobatique traversée. Les plus habiles avaient déjà atteint l'autre rive, lorsque intervinrent brutalement les S.S. qui sous la menace de leurs armes, obligèrent les derniers à revenir en arrière, sur rive droite. Armand, fut de ceux-là. Louis Caubel par contre était déjà à l'Elbzolhaus où il attendra sa libération.

Quant à Armand, avec son petit barda sur le dos il rejoint le camp des Pionniers. Lui et Caubel regrettent fort ce coup du sort qui les sépare au tout dernier moment pour s'être quittés un instant. D'autres connaissent ce même désagrément. Les frères Faraco par exemple, de Montpellier qui étaient restés ensemble durant toute la captivité : Jean est avec Caubel, Constant avec Armand. Ces deux derniers, partageant la même déception, partagent aussi leurs vivres.

*"Le dimanche 29 avril au matin, un de nos camarades rentra dans la baraque:*

- *Les Américains sont dans Rosslau !*
- *Tais-toi plutôt ! ça ne risque pas ! Ils sont bien trop fainéants !*

*Et pourtant nous savions qu'ils avaient franchi l'Elbe près de Barby, mais allez donc raisonner avec des gens affamés, hypersensibles, et qui ne dormaient plus.*

*Et je sortis pour me raser. Bien savonné, j'avais honnêtement épluché la joue droite, quand un Arabe me tapa doucement sur l'épaule : "Viens voir, les Américains sont de l'autre côté des barbelés."*

*Rétif, mais curieux comme Thomas, je le suivis et je vis des casques plats! Mon rasoir à la main, la figure enfarinée je bondis :*

- *"Constant, vite, les sacs, les Américains sont là, je les ai vus, vite !*
- *En voilà un qui est devenu fou !"*

*Pourtant après une seconde d'hésitation, tous se précipitèrent.*

Quelques heures plus tard les troupes Russes étaient là aussi et fraternisaient avec nos libérateurs.

Un commissaire du Peuple tint à voir les Français de Sachsenberg, il nous remercia pour tout ce que nous avons fait pour les siens et nous offrit des cigarettes... américaines !

Nous n'avions plus qu'une hâte, qu'un projet, rentrer à la Maison !

Les camions américains qui nous rapatriaient sur Hanovre, empruntèrent la rue principale de Rosslau. Sur le seuil de la pharmacie, en blouses blanches, le pharmacien et son ami le dentiste, nous reconnurent et nous saluèrent. Certains qui ne les connaissaient pas en furent choqués. Mais nous qui les connaissions nous savions qu'ils étaient sincères.

Le dentiste m'avait raconté, comment en 14, laissé pour mort sur le champ de bataille par les infirmiers allemands, il avait été recueilli par les Français qui l'avaient soigné et rendu à la vie. Il se souvenait... Et il nous l'avait largement prouvé.

Quelques jours plus tard sur le quai de la gare d'Arras j'assistais à l'embarquement de mes amis Parisiens, Normands, Bretons...

Etroitement liés durant cinq ans, nous avons partagé quelques joies et beaucoup de déceptions. Près de moi une dame m'observait. Tout de go elle me dit :

"Gardez mes petits, je vais récupérer vos deux amis Méridionaux ; ce soir vous soupez à la maison... et ne faites plus cette tête-là."

Heureux de rentrer, nous l'étions certes, mais la joie était tempérée à la pensée de la séparation. Et qui n'a point vécu ces heures sombres, ne comprendra jamais que ce fut pour nous, plus qu'une coupure, mais un déchirement."

Nous ne pouvons douter de la parole d'Armand. Après cinq ans de fraternité, la séparation fut par lui ressentie durement.

Ils quittèrent le centre d'accueil d'Arras et un peu par le chemin des écoliers par Reims, la Bourgogne, et la vallée du Rhône gagnèrent le Midi. Il y avait avec lui Constant Faraco de Montpellier et Orla de St Tropez.

Puis pour Armand, ce fut l'arrivée en solitaire à Millau, et les retrouvailles familiales d'abord, viatoriennes ensuite, amicales enfin.

Mr Nivoliez écrit :

"Je voudrais évoquer un souvenir lointain, un peu diffus aujourd'hui, mais dont j'atteste l'authenticité.

Il me confiait, peu après son retour, la "reconversion" civile qu'on lui assurait d'une façon certaine, preuves à l'appui.

Hésita-t-il ? Un fait est certain : après un séjour "au pays" auprès de sa maman il réintégra les rangs des C.S.V. pour toujours. Avec sa chère maman, il avait pleuré là-haut sur ce frère tendrement aimé qui ne devait jamais revoir le sol de la Patrie.

Cher Armand, tu as été fidèle jusqu'au bout et malgré tout parce que tu avais une sainte Maman et que tu as su égrener des dizaines d'Ave au plus fort de la tempête."

Je crois que Mr Nivoliez a tout à fait raison de mettre l'accent sur la "fidélité" d'Armand. C'est le maître-mot, me semble-t-il, qui résumerait à lui seul toute la vie d'Armand.

Fil d'ariane, fil conducteur fiable, si on veut suivre la trajectoire vécue par notre confrère et ami.

## LA REPRISE DU SILLON D'EDUCATEUR

Pourquoi le nierait-on ? Le traumatisme d'une captivité de cinq ans a été considérable. Pour combien cette longue coupure forcée, ne s'est-elle pas en fait révélée comme une vraie cassure. Libéré, rentré chez lui, tout prisonnier doit progressivement se réhabituer à la vie, à la liberté, aux gens et aux choses qui ont changé de leur côté, comme lui-même d'ailleurs qui se sent brusquement différent, avec une expérience souvent incommunicable, des blessures peut-être et des amertumes qu'il faut pouvoir surmonter.

On vient de nous dire. C'est à son Causse natal, à son silence, qu'Armand va demander la paix et la sérénité. Dans tous les chemins buissonniers de son enfance il retrouve la présence pacifiante de son père. Et la voix du Père a toujours son habituel accent de sagesse. Mais c'est d'abord dans les bras de sa Maman qu'il s'est précipité. Meurtrie elle l'est encore plus que lui, et il le sait bien, par la disparition du cadet dont on est toujours sans nouvelle. Lequel des deux, de la Mère ou du Fils, de la Vierge ou de Jean, s'oubliera le plus pour redonner cœur et courage à l'autre ? Nous ne le saurons jamais. Ce qui est sûr, c'est que l'affection peut accomplir des miracles. En rentrant, Armand avait bien besoin de se refaire une santé physique et morale, et ce sont les bons soins de sa maman qui le mirent sur la voie du rétablissement.

La dernière année, alors qu'il ne recevait plus de nouvelles ni de colis de France, avait été très dure. Amaigri, le teint jauni, l'estomac ulcéreux, il devra encore compter de longs mois d'un régime attentif avant de voir sa santé raffermie.

Monsieur le Curé de la Parade, l'abbé Maurin, son correspondant de captivité, le parlementaire qui sauva la vie de ses paroissiens, avait toute son estime et son entière confiance. Il fut le Père spirituel le mieux placé pour le conseiller à l'heure des décisions.

Là aussi des amis sûrs se trouvèrent sur sa route. Armand est toute sensibilité et toute fidélité. Il connaît ses amis. Il a écrit quelque part, ou il le fait dire à quelqu'un : "C'est quand tu te trouves dans la ... mélasse, que tu peux connaître tes amis". Et de vrais amis viatoriens il en a connus vraiment, et il leur garde, et leur gardera toujours sa fidélité. Je ne vais pas éventer ses secrets, mais on peut savoir qu'il avait tenu et gardé la comptabilité des lettres et colis qu'il avait reçus en Allemagne. Le poids de ces amitiés fidèles a pesé dans la balance son poids de grâce au moment nécessaire.

Dès le mois de juin 1945, c'est Mr Romain Marty qui nous le dit, ils sont plusieurs à fêter d'heureuses retrouvailles à notre école de Firmy. C'est Mr Marius Cazals, directeur de Firmy, qui les a invités. Homme du 96e R.I.A., Marius, prisonnier, a pu se faire rapatrier comme ayant appartenu à la Croix-Rouge. A son invitation ont répondu d'anciens P.G. : Aurélien Roques, Romain Marty et Armand. Une photo prise par Mr Taurins en a fixé le souvenir.

Tout cela aidant, Armand, tout doucement revit au rythme viatorien. Oh! il ne servirait à rien de vouloir le brusquer, et encore moins de chercher à le piéger. Il fera ce que sa conscience lui dictera et n'en démordra pas. Et vous-même, fussiez-vous son supérieur, tâchez de jouer franc jeu avec lui sinon vous apprendrez à le connaître !

C'est entendu, il a décidé qu'il reprendrait sa tâche d'éducateur. Le sillon ouvert par lui sera continué.

*Vous avez, Armand, quelques*

Vous avez, Armand, quelques mois devant vous pour vous faire à cette idée, vous remettre dans le bain des problèmes psycho-pédagogiques. Non vous n'allez pas retourner à Saint-Sernin ; que diriez-vous d'une classe de cinquième à Naucelle ? A la réflexion, pourquoi pas ? Pourquoi pas en effet. Naucelle, vous connaissez déjà un peu ; rappelez-vous, vos premières années d'enseignement, avec Clément à vos côtés. Naucelle c'est la pays de Sylvain Devals. Quel grand coeur, celui-là ! Quel ami il a été et il reste pour vous ! Une persuasive pression de sa part, et vous voilà bien Naucellois.

Mr Maurin, le directeur, qui vient de succéder à Mr Malphettes, n'est point pointilleux par tempérament. Malheureusement sa santé ira en se dégradant dans les années qui viennent. Vous êtes une équipe jeune cette année 45-46 : Paul Moly, Edouard Vabre, Paul Alazard, René Bouby. Votre aîné, c'est celui que vous appelez affectueusement "tonton" : Adrien Ricard. Comme homme des bois et fils de l'espace vous aviez avec lui quelque affinité. Lorsqu'il vous quitta en 1966 vous nous avez dressé en quelques mots son portrait.

*"Tonton, je l'ai vraiment connu en 1945, à Saint Martin. Disons tout de suite qu'il n'avait pas le chic, pour s'habiller : le pli du pantalon effacé, la cravate de guingois, la barbe rasée de près ou de loin, tout cela était fort secondaire pour lui !"*

*Jeudis et dimanches nous arpentions le plateau et jusqu'aux ravins. Le chapeau en bataille, tout à coup il s'arrêtait, sa main courtaude aux doigts écartés se levait... Deux mots, deux éclats de rire ! Encore une fusée de son esprit !"*

Les années suivantes, des noms changent dans l'équipe, de nouveaux apparaissent : Thiers, Teyssède, Rayet, Raymond Soubiès, Henri Sudres, Bouteille, Nivoliez, Marcel Moly.

Mr Marcel Moly s'est plu justement à évoquer pour nous ces années de Naucelle, dans sa fidélité au souvenir d'Armand. Nous ferons un excellent profit de ce témoignage qui a valeur de document comme vous le verrez vous-même.

*"J'ai connu Armand à l'école de Naucelle en 1951. A cette époque le collège était situé place du foirail. C'était un bâtiment exigü, sans couloirs qui auraient permis l'accès d'une classe à l'autre. Les dortoirs avaient à grand peine ce qu'il fallait d'espace pour circuler entre les lits. Dans un réfectoire bruyant les frères professeurs étaient juchés sur une estrade. Les collègues n'étaient pas encore sous contrat. Donc, une grande liberté, mais peu de personnel et pas de moyens pédagogiques, sauf un livre par élève et par discipline, le livre du maître, un tableau noir et de la craie.*

*Armand "faisait" la classe de 5°, à des garçons de 13' ou 14 ans. L'enseignement était encore conçu selon les structures de l'école élémentaire : un maître qui professait toutes les disciplines ou presque. Bien sûr, il ne fallait pas demander à Armand d'enseigner la musique ni l'éducation physique, remplacées par des heures supplémentaires de français ou de mathématiques. Cette structure d'enseignement supposait chez le maître, sinon des connaissances très étendues dans chaque discipline, du moins, un savoir correct et précis, qu'il s'agissait de montrer le mieux possible, en exigeant des élèves de la discipline, de l'attention, des leçons bien apprises, avec interrogation quasi-quotidienne, des devoirs correctement rédigés et écrits avec soin. La bibliothèque du maître se réduisait à quelques ouvrages de base, parfaitement connus, auxquels s'ajoutaient quelques "spécimens" qui permettaient de s'échapper un peu du livre de l'élève et de bénéficier de quelques procédés pédagogiques renouvelés.*

Armand régnait donc en 5<sup>e</sup> et aussi au dortoir. Ses journées étaient simples. Levé lui-même à 6 heures, légende et méditation seul, à 7 heures il éveillait les garçons et surveillait leur toilette. Messe, petit déjeuner, classe jusqu'à 12 heures. Repas, détente et classe de 14 heures à 17 heures. Goûter, travail personnel, prière communautaire, repas du soir, un petit bridge avec les confrères, et, à 21 heures il regagnait le dortoir, présidait au coucher des élèves, puis s'enfermait dans sa plus que modeste cabine et à la lumière parcimonieuse de sa lampe de bureau préparait la classe du lendemain et corrigeait les cahiers. Journées de classe très bien remplies qui ne laissaient aucune place à l'évasion.

Armand était maître chez lui. Son autorité était suffisamment bien établie pour qu'il n'ait pas besoin de punir. Il pouvait même se permettre, en cours de journée, de se laisser aller à sa gaieté naturelle et de détendre l'atmosphère. Les élèves savaient bien que sous ses airs parfois bourrus se cachait un cœur qui les aimait. Ils appréciaient aussi la rigueur et la clarté de son enseignement. Les plus faibles savaient qu'il ne les laisserait pas traîner et qu'il les encouragerait patiemment. Et, s'ils se permettaient souvent de le plaisanter, jamais il ne leur serait venu à l'idée de le chahuter.

D'ailleurs il connaissait la plupart de leurs familles avec lesquelles il entretenait des relations cordiales, ce qui changeait considérablement la nature de leurs relations.

Tous les jeudis après-midi il partait dans la campagne avec Adrien Ricard et, après trois heures de promenade dans les bois ou dans les chemins creux, ils rentraient vers 17 heures pour se remettre au travail de préparation et de correction. Armand était un homme de la nature. Il connaissait quantité de plantes. Armé d'un bâton fourchu il lui arrivait de chasser les serpents. Il courait les sentiers et les bois à la recherche des essaims, mais il se tenait toujours à une distance respectueuse des abeilles qu'il redoutait comme la peste. Même l'appât d'un ou même de plusieurs paquets de tabac n'a jamais pu le faire approcher de ces bestioles, jugées dangereuses.

A l'occasion de ces randonnées, il rencontrait souvent des parents d'élèves avec lesquels il aimait tailler une bavette. En fait, Armand était un homme très relationnel et il se retrouvait fréquemment avec quelques anciens prisonniers naucellois qui étaient devenus des amis fidèles. S'il était très amical, sa sensibilité était capable de s'exaspérer d'une injustice vraie ou supposée. A Saint Martin la cour de récréation était trop exigüe pour contenir tous les élèves. La plupart allaient donc jouer sur le foirail municipal. Or, un jour, M. le Maire - ami de l'école - décida de construire la bascule municipale sur cette aire de jeu. Il y perdit définitivement une voix. Armand ne lui pardonna jamais. Par contre, lorsqu'on avait gagné sa confiance on pouvait être certain de la fidélité de son amitié.

J'ai pu le constater bien des années plus tard, alors que les événements de la vie nous avaient conduits tous les deux à Rodez, lui, à la retraite, au collège du Sacré-Coeur, et moi, au service Psychologique de l'enseignement catholique. Au moment de la passation des tests collectifs nous étions accablés de corrections. Il accepta de nous aider et, pendant plusieurs années, il exécuta à la perfection ce travail fastidieux. Et il était visiblement heureux du service rendu.

Tel était Armand. Travailleur consciencieux, aimant les choses bien faites, vivant chaudement l'amitié, condamnant rudement tout ce qui lui paraissait injustice ou déloyauté, fût-ce l'autorité, et très estimé de ses élèves et de leurs parents.

Marcel.

Merci à l'ami Marcel. Un merci sincère, et sincèrement embarrassé... qu'ajouter à présent en effet à une radioscopie de notre personnage, si pertinente? Pourtant l'homme, en soi, est complexe, et il faut pour le découvrir, tourner plusieurs fois autour, varier l'éclairage et l'angle de vision. Et si les témoignages se recoupent ce ne peut être que très normal.

Mr Nivoliez est son compatriote, né lui aussi sur la paroisse St Pierre. Après avoir rappelé que nul dans la Communauté CSV n'avait mieux qu'Armand mérité ce titre de "Lozérien" il nous dit comment il voit Armand professeur :

*"Relisez ce qui est dit du "Lozérien" vous y trouverez le prof que fut Armand.*

*Il était "le prof" comme le Causse est le Causse : incontournable, sûr de son rôle, vif, compétent, intelligent, large d'esprit, ouvert et sans limites, ne se noyant pas dans un détail, mais visionnant l'ensemble très vite. Avec lui pas de problème d'autorité : c'était naturel, comme le Causse est naturel, avec ses grandeurs certes et ses certitudes, comme aussi avec ses lacunes. Mais enfin, il faisait bon tomber entre les mains d'Aigouy : pas de petitesesses, pas de vulgarité; il avait le don de rendre invisibles les barrières qui séparent enseignés et enseignant. Il suffisait qu'il soit là, et on ne pouvait qu'être attentif, médusé ou étonné peut-être, mais bien présent."*

Le Père André Salesses, jeune religieux, soldat, a fait la connaissance d'Armand lors de ces passages à Naucelle :

*"Il était très accueillant, très disponible et m'accordait beaucoup de temps. C'était un homme d'une forte personnalité, d'une droiture exemplaire, et d'une grande sensibilité.*

*Il désirait que tout se passe dans la clarté et la loyauté et je crois bien que dans l'exercice de son métier d'enseignant il était impitoyable pour les tricheurs. Ses élèves l'appelaient (plus tard) "papa Aigouy" mais "papa Aigouy" ne se laissait pas berner par eux, ni par personne".*

Telle était donc la trame de la vie d'Armand, enseignant à Saint Martin de Naucelle, durant 6 années de 1945 à 1952. Je suis sûr qu'il y a été heureux, et notamment avec ses élèves. Je crois pouvoir l'affirmer d'autant mieux, qu'en 1952, l'année de son départ à Rodez, j'ai reçu en 4ème le groupe qu'il venait d'avoir en 5ème, une petite quinzaine d'élèves, ouverts et travailleurs, et qui gardaient un très bon souvenir de leur maître.

"- Vous savez, comment il nous appelait, Mr Aigouy ?

- Ah ! non. Comment donc ?

- Les "traperos" !

- Les traperos ? Tiens ! Pourquoi ?

- Les chiffonniers, ça veut dire, en espagnol. Comme ça, pour rire, parce qu'il aimait bien de nous chahuter un peu. C'était aussi notre professeur d'espagnol."

En 1952 Armand a donc rejoint pour la seconde fois l'Ecole du Sacré-Coeur dans la capitale aveyronnaise. Ce boeuf caussenard y tirera l'araire sans désenparer pendant 25 années d'affilée.



L'école-pensionnat qu'il a connue en 1935, il la retrouve bien changée. Elle n'avait cessé de grandir depuis lors, et en 1949 sous la pression démographique il avait fallu presque doubler le bâtiment, croissance insuffisante d'ailleurs qu'il faudra reprendre en 1953. Dans ce contexte scolaire, Armand trouve sa place de service, et n'en bouge plus : il est le professeur de mathématiques et de sciences de la classe de cinquième. En fait les choses ne sont tout de même pas aussi simples, puisqu'une certaine année, à l'occasion d'un "remaniement", dit-il, il franchit "tout doucement la porte de la 4ème Comptabilité" où il enseignait les maths, et le reste en 5ème C.C. Il devient même professeur de maths en 3ème Comptabilité, sous la pression du "Chef", M. Gabriel Saumade. Cela l'oblige alors à beaucoup travailler pour préparer ses cours : "un vrai recyclage" dit-il.

1961 est l'année où son coeur est endeuillé par le décès de Séraphin, marié à Aubin.

En mars 1962, le Cours Commercial subit un grand deuil avec le décès de son Directeur, du "Chef" comme on disait. C'était Mr Gabriel Saumade, un ami d'Armand, et son quasi-compatriote puisqu'il était du Maynial, en vallée de Jonte. En 1968 c'est l'installation du Cours Commercial dans les locaux spacieux du Grand Séminaire de Rodez. Armand ne suivra pas : il restera professeur au Sacré-Coeur.

A la Toussaint 1973, le directeur de l'Ecole du Sacré-Coeur, Mr Léopold Lagarrigue est brutalement enlevé par un accident mortel de voiture. Le Père Noël de Masson assurera la direction jusqu'à la fin de l'année. C'est alors un laïc, Mr Albert Bibal qui accepta cette responsabilité, inaugurant au Sacré-Coeur une ère nouvelle. Il est vrai que depuis plusieurs années déjà, l'équipe éducative du Sacré-Coeur, donnait cette image de l'Eglise, où dans un coude à coude solidaire laïcs et religieux s'épaulaient mutuellement dans la réalisation du projet commun: l'éducation humaine et chrétienne des jeunes.

Armand a vécu ces changements sans état d'âme particulier. Ce qui compte à ses yeux ce n'est pas l'étiquette d'une personne, mais la qualité personnelle qui se laissera découvrir en elle. Il apprécie en chacun, il exige même, droiture, compétence, conscience professionnelle, dévouement. Il s'intègre très bien dans l'équipe éducative, y tient bien se place, y lie de solides et vivaces amitiés.

Dans les années 70-72, se vulgarisèrent les mathématiques dites "modernes". Armand a alors 60 ans sonnés. Va-t-il tenter l'aventure de ce recyclage ? Il consulte son collègue Mr Balbusquier, qui enseigne les maths en 4ème et 3ème, et qui a le même âge que lui. Ils prennent la décision de se recycler ensemble, et on les verra passer ensemble des vacances studieuses, agrémentées de séjours à la campagne, s'aidant mutuellement à comprendre, et à maîtriser le nouveau langage mathématique, jusqu'à pouvoir l'enseigner effectivement dans les années qui suivirent.

De cette époque datera entre eux une estime réciproque et une amitié renforcée et c'est en souriant qu'ils glisseront vers l'heure de la retraite. Cette retraite, ils la prendront ensemble, et l'école les fêtera tous deux au dernier jour de l'année scolaire en juin 1977.\*

A l'occasion de cette soirée de fête, Armand confie au papier ses sentiments mitigés :

---

\* Documents 27 et 28

" QUARANTE-CINQ ANS ET LA QUILLE. "

"Au soir d'une carrière de quatre décades et plus passées dans l'enseignement, je mentirais si j'affirmais que je m'en vais totalement satisfait pour prendre ma retraite, soit-disant méritée.

Epreuves et joies ont jalonné une existence faite de recyclages successifs et de heurts dus à mon tempérament. Revenir sur le passé, pas question. Quitter le travail, les contraintes du métier, passons !

Mais, délaisser les amis le cadre où j'ai oeuvré, me rend songeur, tout "chose". J'éprouve non point de l'amertume, mais un pincement au coeur, une lassitude indéfinissable.

Vieil ami Poujol, j'emporte la quille que tu m'as faite, en souvenir de vous tous. La nouvelle étape sera sans illusion et sans bouquet final.

Après tout, à 65 ans, mon cher Balbusque, nous ne sommes qu'à l'orée du "tertiaire", donc de beaux jours nous attendent encore, à moins que...

A la grâce de Dieu ! Vive la quille tout de même !

A. AIGOUY

Armand del Fabre".

## LE TEMPS DES ACCOMPLISSEMENTS

Tandis que j'écris ces lignes, en janvier 1987, mon regard distrait ne cesse de s'évader vers la campagne familière, transformée par la féerie de la neige. Pourtant les choses sont bien à leur place coutumière, fondamentalement identiques à elles-mêmes ; il n'empêche que sous cette nouvelle vêtue, elles apparaissent bien différentes, tel détail s'estompant ici, tandis qu'un autre n'en est que mieux souligné plus loin.

Ainsi me semble-t-il en fut-il dans la vie d'Armand, tandis que les années s'accumulaient sur ses épaules. Les cheveux en avaient résolument blanchi. La charpente s'en était tassée quelque peu. Les arêtes les plus vives du caractère s'en étaient radoucies. Mais le regard restait toujours aussi vivant dans ce visage animé de rides mouvantes.

Sous cette carapace changeante, habitait, identique à lui-même, le même "Armand del Fabre" des années de jeunesse, le même "Alban du Causse" des années du kommando 170/13, le même "Monsieur Aigouy" des années de labeur éducatif, l'homme qui en dernière analyse apparaît comme celui de la fidélité à ses racines humaines et familiales, à ses amis, à sa vocation à son Dieu.

Cette fidélité à toute épreuve, est bien chose assez rare et précieuse, pour que nous ayons tout sujet de nous en émerveiller.

On a dit comment "le Causse" l'habitait, comment "Armand s'identifiait à lui". Durant les longues années de Rodez, le Causse Comtal étant tout proche, que de fois y a-t-il porté ses pas ! Ses amis, Mr Gély, Mr Jammes, l'ont souvent accompagné dans ses randonnées pédestres, pour chercher et cueillir le pleurote du panicaut, ou simplement pour humer le vent, arpenter l'espace libre, rencontrer un berger, surprendre un lièvre dans sa fuite.

Dans les dernières années, lorsqu'il devra se priver de ces sorties dominicales, sa dernière chambre choisie sera celle dont la fenêtre ouvre vers ces espaces de liberté.

Sa fidélité à sa famille ne fut pas moins admirable. On l'a bien senti déjà, je le pense. A travers les récits qui content sa jeunesse, on sent très bien l'admiration du père. Consciencieusement ou non il y a beaucoup du père dans les faits et gestes du fils. Puis il y a la maman, celle avec qui il partagea l'épreuve dont nous avons parlé. Rappelons toutes les démarches qu'il fit pour retrouver des traces de son frère. Ajoutons-y toutes celles qu'il fit par la suite pour faire attribuer à sa mère les indemnités auxquelles elle avait droit aux termes d'un décret ministériel du 24/08/1961, comme ascendant de victime du nazisme.

Par chance cette maman il la conservera de nombreuses années encore, jusqu'en 1975. Ayant quitté La Borie de La Parade, elle passa ses dernières années dans la petite cité aveyronnaise de Millau, près de sa fille Marie. Que de fois, Armand n'a-t-il pas pris le car, le dimanche matin, pour aller passer la journée auprès de sa petite maman ! Et lorsqu'elle s'éteignit, avec Marie, il la ramena sur le Méjean. A son habitude il fut très discret sur sa peine. Mais son cœur confia au papier ses vrais sentiments dans ce poème qu'il ne livra qu'à quelques intimes et que voici :

M A M A N !

En 90 ans quel chemin parcouru !  
Que de vides, que d'êtres chers ont disparu !  
A la veille de la guerre, père est mort,  
Quatre enfants te restaient et t'aimaient bien fort.  
La tourmente ! . . . Ta maison démentelée.  
Tes deux grands garçons connurent les barbelés.  
Libéré, j'ai rejoint la Lozère  
Où m'attendait ma petite mère.  
Ta joie fut brève ma pauvre Maman,  
De tes fils, un seul te revint : Armand.  
Puis la mort frappa Séraphin,  
T'enlevant notre benjamin.  
Tu attendis plus de 30 ans  
Emile, ton lieutenant.  
Après un très long calvaire  
Tu l'as rejoint, près du Père.  
Marie t'avait fermé les yeux.  
N'était-ce pas un de tes vœux ?  
Tu reposes sur le Méjean  
Avec toutes nos bonnes gens.  
Gisant à l'ombre de la Croix,  
Veille sur nous ; le jour décroît.  
Attends-nous encore un moment.  
A bientôt, au revoir Maman.

Armand

Ce poème, c'est tout lui... Il ne déborde pas d'envolées lyriques à beaux effets de paroles. La retenue de la pudeur est de règle. Mais voyez comme tous les mots essentiels sont bien en place : chacun des membres de la famille est nommé, et aussi la maison et le Méjean, "et ses bonnes gens". Et aussi le Calvaire de la Croix et l'Au-revoir prochain.

Qu'ajouter à cet amour de la famille qu'il avait si vivant ? Ceci pourtant: c'est qu'Armand ne le bornait pas au premier cercle restreint des plus proches. Les cousins de Rodez, Flavin, Sébazac, Jumels, Drigas, Meyrueis, Lunel (34), Ste Enimie, La Parade, La Volpilière, bénéficiaient souvent de ses attentions, de ses lettres, de ses visites. Il ne se passa jamais chez eux événements heureux ou malheureux qu'il ne fût invité à les partager.

Du cercle familial, sa chaleur amicale glissait vers le cercle le plus proche de ses amis. Ils gardent tous de lui d'excellents souvenirs. Je ne citerai parmi eux par discrétion que l'ami Justin Pujol, homme d'entretien au Sacré-Coeur durant de bonnes années, franc et bon comme le pain, et donc le départ prématuré, quelques mois avant lui, causa à Armand une vive blessure.

Il y eut aussi une classe d'hommes qui eurent toujours les privilèges de son coeur ; c'était comme on s'en doute les anciens P.G. A Naucelle, comme à Rodez ils furent tout de suite ses amis. Au premier rang de ceux-ci, n'en doutons pas, le frère de kommando, retrouvé à Rodez : Louis CAUBEL.

Comme on le sait, s'il est un personnage qui survécut bien chez Armand, c'est bien celui de l'ancien prisonnier, de cet "Alban du Causse" qu'il fut cinq ans durant. Pourtant, selon ses propres dires, à son retour d'Allemagne, en arrivant à Millau, ils étaient deux à battre la semelle sur la place du Mandarous. Il y avait "Armand del Fabre" et son jumeau, son double, "Alban du Causse". Et celui-ci avant de prendre le car qui l'amenait vers son Plateau natal glissa à l'oreille du premier, médusé, et déjà incrédule : "C'est fini, l'équipée. Je suis l'homme le plus tranquille du monde. Je vais m'assagir." Armand n'avait pas voulu le contrarier, gardant pour lui ses pensées, et bien persuadé "que le D'Artagnan plein de panache, ressusciterait chez lui à la première occasion."

Et nous savons bien qu'il ne s'était pas trompé.

Beaucoup de ceux qui ont connu Armand se seront posé les mêmes questions que notre ami Amédée Nivoliez qui écrit à ce sujet :

*"Je voudrais enfin évoquer un peu chez Armand l'ancien prisonnier de guerre.*

*Mais ici, c'est un monde, un mystère que quarante ans après le retour je n'ai pu élucider.*

*Sachant qui était Armand, connaissant son engagement religieux, ses origines, sa famille, son séjour au Stalag mériterait, je crois, une thèse sur les conséquences du comportement lié à la captivité.*

*Ancien P.G. moi-même, responsable d'Associations d'anciens P.G. je n'ai jamais trouvé encore un être aussi marqué par son séjour en Allemagne.*

*Comme tous les anciens P.G. il a énormément souffert dans sa chair, dans ses convictions, il a râlé, il a pleuré, il s'est rebellé, il a prié, il a désespéré et il a espéré. Il a créé des amitiés que le temps n'a jamais pu éteindre.*

*Sur ce lot de misères, beaucoup, sinon presque tous ont jeté un voile... On n'évoque plus ces souvenirs qu'en comité restreint, une fois par an et encore lors de quelques réunions intimes entre P.G. (Pierre, Romain et les autres ne me contrediront pas).*

Or, Armand, quarante ans durant a été intarissable sur son séjour forcé en Allemagne. Il n'arrêtait pas de conter, de re-conter, de raconter, d'épiloguer, d'écrire, sur la captivité. Les vrais copains, les seuls, étaient d'anciens P.G.

A croire qu'il avait trouvé là-bas un épanouissement incompréhensible: s'était-il réalisé lui-même, livré à lui-même ? Son caractère, son tempérament puis sa maîtrise parfaite de la langue allemande, ses amis enfin, lui avaient-ils permis de s'imposer, restant un prisonnier certes, mais loin des contraintes et des obligations sociales connues en France ? Je ne sais exactement, mais Armand reste un "type" tout à fait à part dans le monde des anciens P.G."

Ces questions me paraissent très pertinentes. Quant à leur réponse elle me paraît devoir être positive en tous points.

Qu'Armand ait trouvé derrière les barbelés un épanouissement personnel, c'est lui-même qui l'affirme dans l'un de ses "papiers" paru dans "Rouergue barbelé" et intitulé précisément : "Le contestataire s'épanouit derrière les barbelés".

Et il nous explique que l'acquisition ex-nihilo et rapide de la langue allemande qui relève d'un défi à l'adversaire, fut pour lui le moyen privilégié d'affronter cet adversaire tout en défendant ses amis. Il reconnaît aussi que son penchant inné pour la contestation, entendons son goût pour une meilleure justice, y avait trouvé son bon compte.

Il écrit :

"Un jour, excédé, j'ai dit brutalement : Je n'ai jamais été aussi libre que lorsque j'étais P.G. Cela peut paraître paradoxal, mais non point pour mes amis. Avec eux j'ai pris des risques, des initiatives, mais j'étais sûr de mes arrières."

Je ne sais si ces explications sont suffisantes. Le fait est que ses souvenirs le ramenaient sans cesse vers ces années. Pour ses amis, lecteurs de "Rouergue-Barbelé" il adressa entre 1964 et 1971, cinquante-quatre récits, les complétant d'une dizaine d'autres par la suite.

Une remarque à leur sujet. Comme dans sa rédaction des souvenirs de jeunesse, le choix des anecdotes qui est présenté ici correspond à une volonté d'optimisme. L'auteur n'accepte pas de "laver le linge sale" de quiconque, et craindrait avant tout "d'attrister ses amis". Dans ces récits il semble appliquer l'une des maximes de Mistral "Que tout ce qui est beau reluise, que tout ce qui est laid se cache !" L'on peut dire que toute cette littérature est tonique porteuse de santé, d'optimisme, de confiance dans l'homme ; elle chante la force invincible de l'amitié en face des difficultés.

Le Père André Salesses relève dans ce sens :

"Dans ses souvenirs de prisonnier de guerre il parlait de ses frères ou amis qui l'avaient aidé, qui avaient partagé avec lui le peu qu'ils possédaient. Il parlait de ceux qui avaient fait preuve de courage, d'abnégation de service, de ceux qui n'avaient pas renoncé devant les difficultés. Il aimait lire et relire les exploits des prisonniers qui ont tenté l'impossible pour réussir leur évasion. Et parmi eux il y avait l'exemple de son frère."

Je me serais bien gardé de le lui dire, car je l'aurais vu éclater de rire, mais je me demande si Armand n'était pas doué d'un certain charisme fraternel de la communication, de la conversation. Vous savez, dans la grisaille des jours quotidiens, c'est quand même heureux qu'un frère, sans grand effort de votre part, vous prenne par la main et vous promène en esprit dans un univers différent. A tout prendre, autant cela, que se regarder en chiens de faïence, ou manquer à la charité. Et pour tout dire, je ne suis pas loin de penser, qu'au paradis, entre deux séances de béatitude et de grands encensements, notre ami Armand aura encore permission de reprendre son rôle d'infatigable conteur. L'éternité c'est quand même un peu long ? . . .

Revenant à mon fil d'Ariane, que je ne perds pas de vue, je souhaite à présent dire qu'Armand fut aussi l'homme de la fidélité à sa Communauté religieuse et à son Seigneur.

Non, cette fidélité ne va jamais de soi, et chacun de nous, à son heure, peut assurer avoir rencontré l'épreuve. A cause de son tempérament si vif et si entier, je ne doute pas que celles que rencontra Armand furent rudes. Il sut pourtant les passer et maintenir le cap, et ce n'est déjà pas un mince mérite.

Mr Nivoliez le lui dit :

*"Cher Armand, tu as été fidèle jusqu'au bout, malgré mille embûches, malgré tout, malgré peut-être un certain toi. . . Tu es resté fidèle parce que tu avais une sainte Maman, parce que tu as su égrener des dizaines d'Ave au plus fort de la tempête. . ."*

Le Père André Salesses témoigne :

*"C'était quelqu'un de très sensible qui avait construit des liens d'amitié très forts avec ceux qui avaient su l'accueillir tel qu'il était, et en qui il ne sentait aucun sentiment d'une quelconque "récupération".*

*Il aimait la Communauté, et peut-être, avait-il une affection particulière pour les membres qui souffraient moralement.*

*Il priait. Chaque année, le plus souvent en solitaire, il vivait quelques jours de silence dans un monastère. Il aimait le silence, et aussi les grands espaces des Causses.*

*Vie de loyauté, vie de service à la jeunesse, vie de désintéressement, vie marquée par l'amour de la justice, vie de fidélité à l'engagement pris dans sa jeunesse.*

*Armand était prêt à vivre le passage de la vie à la Vie, à contempler ce Royaume de Justice, de Paix et d'Amour."*

## LE TEMPS PASCAL

Le temps pascal chez nous ne dure pas que quelques jours : il nous faut bien plus de temps pour ce dernier mûrissement. Celui d'Armand dura plusieurs années. Cependant était venu pour lui le temps des détachements, des désappropriations. Les vides s'étaient faits dans sa famille. "Attends-nous encore un moment. A bientôt Maman !" Et tant d'amis déjà de la Communauté et d'ailleurs l'avaient devancé sur la route pascale !

Ses 70 ans, sonnés en 1981, commencèrent à lui peser. C'est vers cette époque qu'à la suite de phlébites aux jambes il dut éviter les fatigues des marches et des stations debout. De plus en plus, il gardera la chambre au long des journées, et ne s'en évadera que par nécessité. Il est cependant heureux de rendre service, en assurant par exemple la correction des tests d'orientation comme on nous l'a dit. Tous les soirs, à heure fixe, il est présent à la célébration de l'Office de la petite Communauté. Tous les matins, tôt levé, on le trouve à la cuisine, buvant son "jus", parcourant le journal matinal, accueillant les premiers fournisseurs avec qui il aime bavarder quelques courtes minutes. Puis sa vie de reclus le reprend. Mais ce qui est sûr, c'est que jamais il ne s'en plaindra. L'a-t-on d'ailleurs entendu se plaindre quelquefois de son état de santé ? Je ne pense pas. Ce n'est pas du tout un geignard. On voit qu'il a un certain nombre de médicaments à prendre et qu'il est suivi assez régulièrement par son docteur. Mais si on l'interroge, il répond évasivement : "La vieille carcasse se dégingue de partout. Bah! on verra bien..."

Un beau jour de mai 1985, il nous apprit qu'il allait entrer en clinique sur ordre de son docteur : la peau du ventre à recoudre, par suite de quelque hernie récalcitrante. Depuis quand traînait-il cela, ce petit cachottier ? Même sa soeur Marie s'en montre toute surprise et lui demande des explications qu'elle aura bien de la peine à obtenir, j'imagine. Enfin le voici opéré, convenablement recousu, et satisfait de son jeune et habile chirurgien, Mr Calvignac. Et dans les visites qu'il reçoit, il se montre à son habitude, volontiers causeur, contant gaiement par le menu toutes les péripéties de la vie hospitalière. La tristesse, décidément, n'est pas sa compagne familière. Comme le lui écrit Gilbert de Sainte Enimie, il demeure, même dans la maladie, habité par "cette joie de vivre" qu'il a "toujours eu le don de communiquer". N'est-ce pas une forme de charité, aussi discrète qu'efficace ? Marie, sa soeur attentive, malgré ses propres ennuis, a été tout de suite auprès de lui pour quelques jours. Elle se chagrine et se fait du souci pour lui, selon son tempérament à elle, si différent de celui de son frère.

Peu après son opération, obéissant à de sages conseils, Armand décide de passer sa convalescence et le temps des prochaines vacances à la maison de retraite de Treize-Pierres. Nous sommes dans les premiers jours de juin. Il écrit aussitôt à son ami Justin Pujol pour le lui annoncer et lui envoyer ses encouragements, car c'est le temps où il connaît lui-même ses premiers gros ennuis. Et l'ami Pujol lui envoie à son tour ses propres encouragements et salue ses amis de Treize-Pierres : M. Jamme, M. Bessières, Milou. Des encouragements, il en a tout de même besoin. A peine est-il arrivé à Treize-Pierres qu'il reprend le chemin de la clinique à Villefranche pour soigner une paraphlébite. Ce fut le commencement ou la suite logique d'un processus de dégradation irrémédiable comme nous l'explique le Père Lacombe, aumônier de la maison :

*"Quand il est arrivé à Treize-Pierres, M. Aigouy souffrait depuis plusieurs années de phlébites ou paraphlébites. Comme le lui disait le Docteur Roquette qui le soignait, son organisme était devenu une véritable usine à former des caillots.*



*Pour prévenir thromboses et embolies des organes essentiels, le docteur faisait obturer successivement les deux veines saphènes des membres inférieurs.*

*Cela occasionna deux séjours à la clinique, supportés sereinement par notre malade.*

*Mais les jambes de notre malade, tantôt l'une, tantôt l'autre continuaient à s'enfler et à noircir. Il fallait alors faire appel à des doses de plus en plus fortes de médicaments. Ces traitements s'accompagnaient de longues stations allongées. Il pouvait faire un peu de promenade, mais non point rester debout ou assis."*

*C'est ainsi que nous l'avons connu durant l'été et l'automne 1985. Les visites des amis lui faisaient toujours plaisir. Il reçut au tout début d'octobre celle de sa soeur Marie venue de Millau pour le voir à Villefranche. Depuis quelques mois leurs correspondances s'échangent régulièrement. Armand s'exécute de meilleur gré, il accepte de donner à sa soeur les détails qu'elle attend sur sa santé, car elle se fait vraiment bien du souci et du chagrin pour son frère. Du 22 juillet au 10 août elle est revenue habiter la maisonnette de La Volpilière, et elle s'y est trouvée bien seule . . . avec le souvenir "de ceux qui sont partis".*

*L'hiver était venu. Des départs l'avaient particulièrement affecté ; celui du cousin Prosper Gély, survenu subitement en juin, celui de l'ami Justin Poujol qui s'éteignit en automne. Lui, préparait certainement le sien. Il ne cherchait pas à se faire illusion : "Tout se dégingue ; c'est la dégringolade ! A la grâce de Dieu !" Au frère Elie Salesses il avait déjà transmis ses requêtes : donne ceci à un tel et cela à un autre.*

*Le Père Lacombe continue son récit :*

*"Comme Armand se nourrissait très peu, les forces diminuaient insensiblement ; il était devenu très maigre, ses mains tremblaient. Il ne put bientôt, ni monter l'allée de la Vierge ni se promener au jardin. Mais son oeil restait vif, et sa présence d'esprit bonne.*

*En mars 86 ses jambes lui firent mal de nouveau. Une fois de plus on le transporta à la clinique, espérant qu'une fois de plus les soins intensifs le remettraient en relative bonne forme.*

*Hélas une thrombose l'emporta très rapidement en quelques heures. Cette fin assez subite nous surprit tous à Treize-Pierres, et elle surprit aussi, semble-t-il, le personnel hospitalier.*

*Je puis témoigner qu'Armand fut très courageux durant sa maladie. Intelligent comme il l'était, il devait bien savoir de quoi il était menacé.. Mais il était infiniment discret sur sa maladie et ses souffrances. Il ne se plaignait pas, ne gémissait pas, ne se "racontait" pas en ce qui concernait son mal.*

*De temps en temps seulement si on le lui demandait, il précisait que la "droite" était plus dure ou que la "gauche" s'était encore enflée.*

*Il lui arrivait d'ironiser gentiment sur la déception du docteur constatant les résultats mitigés de ses interventions.*

*Jusqu'à la fin il manifesta un tempérament entier. Volontiers manichéen il distinguait d'un côté les gens sérieux et estimables, loyaux, efficaces dans leur travail, et sur qui on pouvait compter ; et de l'autre, les amateurs et les médiocres ou jugés tels, peu fidèles à leur tâche ou trop intéressés, qu'il ne pouvait supporter.*

Je n'ai pas reçu de confidences spéciales de sa part sur sa vie intérieure.  
Deux traits cependant :

- Tant qu'il pouvait monter à la Vierge, il racontait : "J'arrive ; je lui dis Bonjour Marie ! et je repars. Court et bon !" Là est peut-être un des aspects de sa spiritualité.

- A la messe, à la petite chapelle, la qualité de sa présence me frappait. Au premier rang, toujours là, bien droit sur sa chaise, un peu tendu, presque rigide, il fixait l'autel et le célébrant et buvait toutes les paroles du texte. Il y avait foi, émotion, attention soutenue, prière instante."

Un jour, en 1948, lors de la grande retraite de 28 jours des "Exercices de Saint Ignace" faite à La Fouillade, méditant sur sa mort il se demandait : "Aurai-je une fin paisible, telle celle du père - 10 juillet 1938 - ou bien finirai-je comme mon cadet tragiquement, mystérieusement ? (Avril ou Mai 1944) Jésus, Marie, Joseph, faites qu'en paix j'expire en votre sainte compagnie."

En paix Armand est parti. Discrètement comme il avait souffert, nous laissant tous muets de surprise et de peine.

Sur le seuil de la Maison du Père des bras affectueux se sont tendus pour l'accueillir dans l'infinie Tendresse de Dieu. Maman et Papa Aigouy, Emile le cadet retrouvé, et Séraphin le benjamin : la famille se reformait. Du cercle de ses amis et de ses frères religieux son nom était lancé en heureux appel. Justin s'est approché de lui pour lui poser la main sur l'épaule : "Qui aurait dit, Armand, qu'on se retrouverait si tôt ?" Ils étaient tous deux, très émus.

Nous avons un Dieu de Tendresse et d'Amour. Il sait parfaitement essuyer toute larme de nos yeux, et changer en cri de joie toute peine vécue par nos cœurs ici-bas. Et même nos erreurs, nos imperfections et nos fautes ne pèsent pas lourd dans l'infini de sa miséricorde.

De tout cela, aujourd'hui, Armand, tu es le témoin émerveillé, notre Foi nous en donne l'assurance.

Nous t'avons accompagné affectueusement vers ta dernière demeure terrestre, le samedi 15 mars. Ta famille humaine était là serrée autour de Marie, ta famille religieuse conduite par le Père Provincial, et tous tes amis aussi, au premier rang desquels, Louis Caubel, le cœur chargé d'émouvants souvenirs.

Nous avons écouté, émus, la belle homélie du Père Jean-Marie Roux, dessinant à grands traits, les arêtes de ta vie.

Nous avons chanté et prié dans l'Espérance. Et aussi dans la Reconnaissance. Le Magnificat final en était la plus belle expression.

Comme l'a écrit M. Marcel Moly :

"Armand, le Seigneur a fait en toi des merveilles. Que son Nom soit à jamais béni !"

Pour ma part, bien volontiers je ferai mienne la supplique et l'adieu que t'adresse Amédée Nivoliez, qui fut baptisé comme toi à Saint-Pierre :

"Adieu Armand. Et maintenant, souviens-toi de nous, pauvres pécheurs, et surtout à l'heure de notre mort.

Au revoir Armand !"

Oui, à bientôt Armand. Et au nom de tous, MERCI !

Maurice BONY



29 "Il semblait vivre de soleil, d'histoires et de grand vent..."



30 L'École du Sacré-Cœur de Rodez après les travaux d'agrandissement de 1949.



31 Une classe du Sacré-Cœur, confiée aux soins de MM. Dalmière et Aigouy.